

Diversité culturelle chez les chimpanzés

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique**

Band (Jahr): - **(1995)**

Heft 26

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-971517>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Diversité culturelle chez les chimpanzés

L'Homme a de la peine à admettre que son plus proche cousin, le chimpanzé, possède lui aussi une culture qui se transmet de génération en génération. Pourtant, les observations d'un groupe de zoologistes en Côte d'Ivoire montrent clairement que nous n'avons pas l'apanage de l'apprentissage et de l'enseignement.

«Malgré les années, la théorie de l'évolution a toujours de la peine à passer», déplore Christophe Boesch, un primatologue suisse mondialement reconnu qui observe, avec son épouse, les chimpanzés dans leur milieu naturel depuis près de vingt ans. «L'être humain a toujours eu la certitude d'être très distinct des autres primates. Pourtant, à la lumière des résultats d'observation, nous devons admettre que nous ne sommes pas si différents...»

Depuis les années soixante en effet, les recherches des scientifiques n'ont cessé de démontrer que les chimpanzés utilisent des outils et qu'ils communiquent entre eux avec un langage simple. Or, une question d'ordre philosophique demeure: ces primates ont-ils, oui ou non, une culture, à l'instar des humains? Comme les singes en captivité sont trop marqués par l'empreinte de l'homme, il a fallu chercher la réponse au fond d'une forêt africaine...

Le port d'attache de Christophe et Edwige Boesch se situe au Département de zoologie de l'Université de Bâle. Mais le couple passe une grande partie de l'année dans une forêt de l'Ouest de la Côte d'Ivoire, où il a découvert des chimpanzés particulièrement doués: une tribu qui maîtrise l'art du cassage de noix.

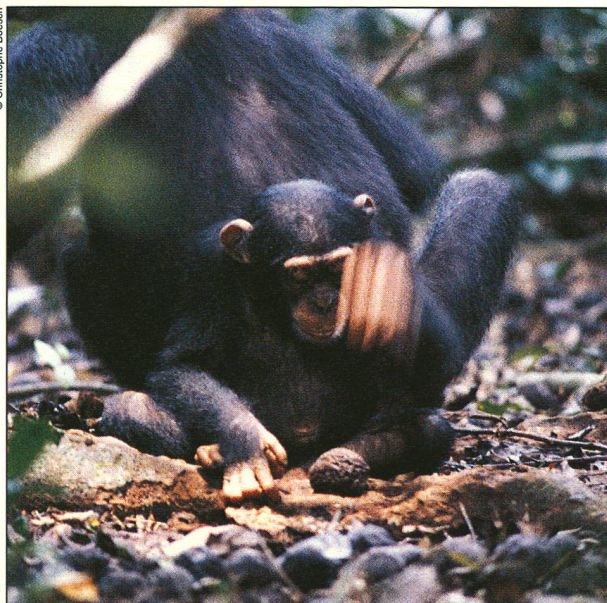
Ce n'est pas facile de casser une noix dans l'environnement végétal humide de la forêt – les deux chercheurs eux-mêmes ont eu de la peine à y parvenir! Tout d'abord, le singe doit localiser une souche d'arbre à la fois dure et plate (il y en a peu); il lui faut aussi prendre en main une pierre ou un morceau de bois de la bonne taille. Avec ces

outils, il lui reste à fendre délicatement l'écorce de la noix, sans en briser l'intérieur en mille morceaux – une opération qui requiert une frappe très finement dosée.

Un apprentissage d'au moins quatre ans est nécessaire à un chimpanzé avant d'obtenir les premiers résultats. Et quelques années de pratique supplémentaires lui seront nécessaires pour devenir véritablement efficace pour se nourrir. Les observations du zoologiste ont montré que la technique se transmet des adultes aux juvéniles, à la fois au sein des familles et au niveau du groupe: les

novices imitent les casseurs plus expérimentés. Ce comportement complexe, nécessitant un si long apprentissage, a donné de grands espoirs à Christophe Boesch – tenait-il enfin la preuve que la culture n'est pas le propre de l'humanité?

La partie était pourtant loin d'être gagnée. Les sceptiques pouvaient toujours prétendre que ce comportement est lié à l'environnement, qu'il se développe spontanément là où il y a des noix, ou qu'il est tributaire de la génétique. Ce qui expliquerait pourquoi des chimpanzés d'autres régions d'Afrique persistent dans l'ignorance, bien que leur environnement soit riche en



Une jeune femelle chimpanzé, âgée de 5 ans, s'essaie à casser une noix. Il faut les bons outils et beaucoup de pratique pour y parvenir.

noix.

Menant une équipe de zoologistes allemands, français et suisses, Christophe Boesch a alors entrepris une série d'observations systématiques dans la forêt ivoirienne, sur un territoire grand comme deux fois la Suisse. Les chercheurs ont enquêté en profondeur dans vingt-quatre sites où ils avaient repéré des chimpanzés. Les indices laissés sur le sol ont révélé que seules sept tribus

s'adonnent au cassage des noix. Dans chaque site, les chercheurs ont également déterminé l'abondance de cinq espèces d'arbres portant des noix comestibles. Ils en ont conclu que les sites habités par les chimpanzés instruits à l'art du cassage n'étaient pas toujours mieux pourvus en noix que les lieux habités par les chimpanzés «ignorants».

A l'Ouest, du nouveau !

Or, en portant leurs observations sur une carte de géographie, les zoologistes réalisèrent que les tribus de chimpanzés étaient séparées en deux groupes par le fleuve N'Zo-Sassandra: à l'Ouest, les casseurs de noix, à l'Est les ignorants! Le fleuve agissait donc comme une barrière culturelle entre ces deux populations. Une barrière infranchissable, car les chimpanzés ne savent pas nager.

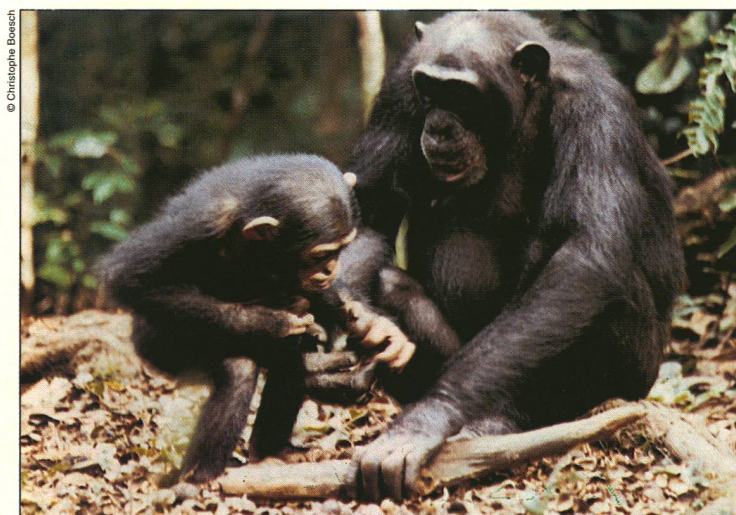
«Voilà deux populations voisines, qui partagent pourtant un même environnement, mais qui ont des habitudes différentes. Cet état plaide en faveur de l'existence de la culture chez les chimpanzés», argumente



Un «atelier chimpanzé» pour le cassage des noix (*Panda oleosa*): une racine sert d'enclume et un morceau de granite fait office de marteau.

Second exemple: certains individus aiment tremper un bâton dans une fourmilière, afin d'y «pêcher» les fourmis – une nourriture appréciée. A la suite d'observations très précises, les zoologistes ont déterminé que les techniques utilisées sont souvent fort différentes d'une tribu à l'autre, mais qu'elles sont toujours identiques au sein d'une même tribu. Là, on récupère toutes les fourmis en lissant le bâton avec les doigts, avant de se les mettre en bouche. Ailleurs, on introduit directement le bâton recouvert de fourmis dans sa bouche, à la manière d'une sucette – ce qui est quatre fois moins efficace pour se nourrir.

Cette dernière observation montre clairement que le comportement collectif des chimpanzés est parfois mal adapté à leur environnement. Et c'est justement ce genre de «défaut» qui démontre que nos proches cousins ont une culture et qu'ils nous ressemblent davantage que nous le pensions.



Apprentissage par la démonstration: une mère chimpanzé partage avec son enfant des noix (*Coula oleosa*) qu'elle vient de casser.

Christophe Boesch. «Et d'autres observations soutiennent cette hypothèse.»

Premier exemple. Les chimpanzés s'adonnent parfois à une occupation qui ne sert apparemment à rien: l'*effeuillage*, autrement dit ils déchirent délicatement des feuilles d'arbre avec les dents. Ce comportement a une signification variable suivant les tribus de singes. Chez certains, c'est une pratique réservée aux chefs, qui précède une action de tambourinage sur un tronc; chez d'autres, il s'agit d'un geste accompli pour initier un jeu; chez d'autres encore, ce comportement fait partie des rites amoureux... Les chercheurs voient dans cette variété une nouvelle preuve de la diversité culturelle.

Victimes du virus d'Ebola

En provoquant une fulgurante épidémie au Zaïre au printemps 1995, le virus d'Ebola a fait une actualité sanglante. Or, six mois plus tôt, le groupe de chimpanzés étudié par Christophe Boesch en a été victime, à deux mille kilomètres de là: douze des quarante-cinq singes en sont morts, terrassés en quelques jours seulement.

Christophe Boesch et les chercheurs de l'Institut Pasteur sont sûrs que, vu leur sensibilité, les chimpanzés ne servent pas de réservoir pour le virus d'Ebola. Ils imaginent que le virus pourrait être transmis par un insecte et qu'il transite vraisemblablement par un autre mammifère – un petit rongeur, par exemple – avant d'infecter les primates. La clé de l'épidémie d'Ebola se trouve peut-être au fond de cette forêt de Côte-d'Ivoire...